

## VI

### SOUS-LIEUTENANT !

Canrobert. — La peau d'un capitaine. — Les Gendarmes maures. — Mesmer Ben-Matou. — Les princes d'Orient. — Comme en Espagne. — Soirées algériennes. — Visite à nos escadrons. — Un officier d'élite. — Le colonel Bouscaren. — Sous l'averse. — Saint-Arnaud. — Aux Moukalias.

Le siège du commandement central des vingt escadrons de spahis avait été fixé dans la capitale même de l'Algérie, et le colonel Yusuf s'y transporta presque aussitôt. Autorisé à conserver auprès de lui un officier, qui devait l'aider dans le travail considérable de la correspondance avec les escadrons provinciaux, il avait naturellement choisi le sous-lieutenant Fleury. Je gardai mes fonctions de secrétaire, et nous faisons un excellent ménage à trois.

Nous fîmes le voyage à bord de l'avisos *l'Etna*, commandé par le lieutenant de vaisseau de Maison-neuve, qui avait pour second un de mes anciens camarades de collège, le fils de l'amiral de Missiessy, enseigne de vaisseau. Ces deux officiers sympathisaient peu, car le lieutenant était aussi exubérant et en dehors que l'enseigne était compassé et en dedans. En même temps que nous, avait pris passage sur *l'Etna* le commandant Canrobert, qui allait remplacer, à la tête du 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs de Vincennes, son collè-

gue, Mellinet, promu lieutenant-colonel. Il était déjà populaire dans l'armée d'Afrique, autant par son imperturbable bravoure que par cet amour du soldat qui a marqué sa longue et glorieuse carrière. Le mot de « famille » appliqué à l'armée est d'une justesse extrême, car le métier militaire, par la communauté des peines et des joies, développe parmi ceux qui l'exercent tous les sentiments qui caractérisent la famille. Il y a dans l'armée, comme dans la famille, des haines farouches; mais, par compensation, il y a des fraternités tendres et des paternités touchantes. Les frères d'armes s'aiment comme des frères de nature, et, chez le chef digne de son rang, éclosent de véritables entrailles de père.

Tel a toujours été Canrobert. Tel il m'apparut alors déjà, lorsque, appuyé sur le bastingage du bateau, livrant au vent d'Afrique sa longue chevelure, qui flottait comme une crinière autour de sa belle figure léonine, il écoutait et encourageait le babil du sous-officier de spahis. Tel il m'apparaît encore aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle, lorsque, courbé sous le poids des ans et de la gloire, il vient familièrement s'appuyer sur la table où j'écris ces lignes.

Depuis mon entrée au service, j'avais mené une existence rude, active, périlleuse, austère. Aussi les commencements de ce séjour à Alger m'apparaissent encore aujourd'hui comme un enivrement, que vint bientôt augmenter ma nomination au grade de sous-lieutenant.

Un matin, en décachetant le courrier du colonel, j'y lus ces quelques mots, écrits à la hâte par le colonel Eynard, premier aide de camp du gouverneur général : « Viens vite. Le travail d'Oran est arrivé; du Barail est officier. »

J'eus un éblouissement et je me retins à la table pour ne pas tomber. Pour bien comprendre la joie qui

me dilatait le cœur, il faut l'avoir éprouvée. Sous-lieutenant ! J'étais sous-lieutenant ! Il y a encore maintenant, et il y avait surtout à cette époque-là, un abîme incommensurable entre la situation de sous-officier et celle d'officier. Sous-officier, on n'a pour ainsi dire pas de carrière. On est dans le provisoire. L'avenir est fermé. Le sort de l'homme dépend des circonstances, du moindre accident, d'un caprice des chefs, de ces chefs qui se sentent et qu'on sent d'une essence supérieure à la sienne. Officier, au contraire, on voit instantanément tout changer autour de soi et en soi ; on a un état, on est pour ainsi dire maître de ses destinées ; on est quelqu'un ; on entre de plain-pied dans la classe sociale de ses chefs les plus élevés. Un maréchal de France vous appelle : « mon cher camarade », et, pour vous faire asseoir à sa table, il n'a plus besoin d'oublier son rang et le vôtre. Une carrière à peu près illimitée s'ouvre devant vous ; c'est le Ciel après le Purgatoire. Et puis, je songeais au ravissement qu'allaient éprouver mes parents, au bonheur de mon père, le pauvre homme qui m'avait prédit que je mourrais dans la peau d'un capitaine retraité. J'étais sous-lieutenant à vingt-deux ans, par une chance inespérée, et sur cette terre d'Afrique, que je foulais maintenant d'un pied assuré, il y avait encore assez d'aventures à parcourir, de coups à donner ou à recevoir, pour que les galons d'or vinssent, en s'ajoutant au premier sur ma manche, démentir les craintes et les prévisions paternelles. « La peau d'un capitaine retraité ! murmuraient-je machinalement, mais alors c'est qu'il n'y aurait plus d'Arabes ! » Cinq minutes après, le meilleur tailleur d'Alger me prenait mesure de mon uniforme d'officier.

L'ordonnance de réorganisation des corps indigènes avait remplacé, pour les officiers français, le costume arabe par une tenue française. C'était pour la grande tenue : le spencer rouge soutaché de noir, orné d'une

foutragère en soie noire, dont la large tresse barrait la poitrine d'une épaule à l'autre, le képi bleu à turban rouge, le pantalon bleu avec une bande garance ; les galons, insignes du grade, décoraient la manche en nœuds hongrois. Comme marques de service, la ceinture de soie rouge à glands d'or avec des passants coulants, en nombre proportionné au grade. Il était difficile de rêver un uniforme plus coquet, surtout après la modification que, de son autorité privée, lui fit subir Fleury, le maître de nos élégances militaires. Fleury avait trouvé que le pantalon réglementaire gros bleu alourdissait la tenue. Il s'était fait faire un pantalon bleu de ciel, et cela avait paru si joli qu'immédiatement les pantalons gros bleu avaient disparu. En petite tenue : une tunique bleu de roi à jupe plissée, avec parements et patte garance au collet, remplaçait le spencer. La mode voulait qu'à cette époque on se serrât outrageusement. Le tailleur m'apporta ma grande tenue quelques jours après. Je l'attendais impatientement pour aller dîner chez le gouverneur général, qui avait invité à sa table tous les nouveaux promus. Je n'entraî dans mon spencer que sous la pression énergique de trois camarades, qui réunirent leurs forces pour me l'agrafer. Et, comme depuis trois ans bientôt je circulais dans l'ampleur des vêtements flottants de l'Arabe, je connus sur tout le corps le supplice du brodequin, et je m'en allai chez le général Bugeaud, portant en anses de panier mes deux bras que j'aurais été impuissant à rapprocher des flancs. Je ne mangeai ni ne bus. Il me semblait qu'à la première bouchée de pain, à la première gorgée d'eau tout aurait sauté. Et quand, par hasard, le gouverneur général égarait jusqu'à moi ses deux gros yeux ronds, grands comme des soucoupes de tasse à café, j'avais des envies folles de me cacher sous la table pour me mettre à l'aise. Ah ! ce soir-là, la mode me fit bien souffrir.

Notre première opération à Alger consista à transformer en deux escadrons de spahis les gendarmes maures du capitaine d'Allonville. Elle fut pénible. Bien que nommé chef d'escadrons, le capitaine regrettait l'indépendance dont il avait joui comme chef de corps. Il lui déplaisait de penser que lui, officier sorti des écoles militaires, il devait obéir à un colonel d'origine irrégulière, d'autant plus que Yusuf, qui connaissait ses répugnances, qui était venu à bout d'autres résistances du même genre, savait parfaitement, sous des formes irréprochables, lui faire sentir son autorité. Le nouveau chef d'escadrons s'en tirait par la plus correcte des froideurs dans ses rapports avec son chef.

Un jour qu'il était venu rendre compte d'une affaire au colonel, avec sa sécheresse habituelle, le colonel Pélissier le rencontrant, peu après, en train de se faire les ongles, lui dit : « D'Allonville, vous vous aigüisez les griffes ? » Le colonel Pélissier était d'ailleurs coutumier de ces mots aigus qui défrayaient la chronique. Je me souviens qu'à un dîner chez Yusuf, on offrit le café dans un service d'argent, cadeau d'étrennes du général Bugeaud. La belle Dolorès Meñes, qui présidait la table, et qui d'habitude accaparait tout ce qu'elle pouvait, avait dû se contenter de faire mettre son chiffre : D. M., sous le monogramme du colonel, dont étaient timbrées les pièces du service.

— Tiens, Yusuf ! dit le colonel Pélissier en examinant le sucrier ; vous n'êtes plus colonel de spahis ? Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez changé de métier.

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle plaisanterie ? répondit Yusuf.

— Eh ! oui. Voyez donc : D. M. Ça veut dire : docteur-médecin.

Les sous-officiers et les officiers des gendarmes maures n'étaient guère plus contents que leur ancien

capitaine. Les sous-officiers regrettaient le privilège que les gendarmes maures partageaient avec les gendarmes français, c'est-à-dire le galon d'argent pour le brigadier, et le double galon pour le maréchal des logis. Quant aux officiers, ce fut bien pis. Le capitaine d'Allonville, qui avait eu carte blanche, les avait recrutés un peu partout, à sa fantaisie. Les uns comptaient encore comme sous-officiers dans les corps de troupes dont ils avaient été détachés. Ceux-là furent pris comme sous-lieutenants. Mais d'autres étaient entrés de plain-pied aux gendarmes maures, sans être liés par aucun engagement régulier. Ils durent rentrer dans la vie civile ou contracter un engagement comme simples soldats. La plupart se résignèrent à ce second parti. Ils furent récompensés, d'ailleurs, par l'attention paternelle du général Bugeaud, qui les suivit et leur fit promptement gagner l'épaulette.

Tel fut le sort d'un jeune homme qui, à dix-neuf ans, était déjà lieutenant aux gendarmes maures, chevalier de la Légion d'honneur, et qui devait prouver que dans notre État démocratique on peut, du dernier échelon de l'échelle sociale, s'élever jusqu'au premier par son propre mérite, car il mourut frappé glorieusement, à Sedan, ayant atteint les hauts grades de l'armée : j'ai nommé Margueritte. Fils d'un vieux maréchal des logis de gendarmerie, il était venu tout enfant en Algérie, où il avait reçu une instruction primaire sommaire, car la colonie ne présentait pas beaucoup de ressources au point de vue de l'enseignement. Mais, doué d'une très vive intelligence et d'une grande puissance de volonté, il s'était fait lui-même, et il avait appris l'arabe de façon à passer pour un enfant du pays. Le capitaine d'Allonville, enchanté d'une telle recrue, l'avait admis aux gendarmes maures, où, comme je viens de le dire, à dix-neuf ans, il était lieutenant et décoré. Il redevint simple soldat, mais le gouverneur général l'envoya immé-

padre de Paul y Victor  
Los famasos nonobistas

diatement comme chef du bureau arabe dans un poste qu'on venait de créer à Teniet-el-Had (Col du dimanche), à l'extrême frontière du district de Milianah, où il reconquit l'épaulette au bout d'une année, et resta comme commandant supérieur jusqu'en 1854, époque à laquelle il vint me remplacer à Laghouat. Travailleur forcené, Margueritte avait pour unique distraction la chasse et la pêche. Il avait acquis une très grande érudition, s'était familiarisé avec les meilleurs auteurs et avait produit lui-même un livre estimé. Une longue expérience de la guerre lui avait, en outre, donné ces connaissances qu'on ne trouve pas dans les livres, et quand il partit pour la guerre de 1870, dont il prévoyait la fin désastreuse, il réalisait le type du grand général de cavalerie.

Un de ses camarades qui, comme lui, redevint simple soldat, avait eu une odyssée bizarre. Il s'appelait Mesmer, et je le vois encore arrivant de Perse, couvert du costume traditionnel : bonnet d'astrakan, grande robe de soie, babouches jaunes à bouts relevés. Il quittait le service du Shah, et le capitaine de Rovigo lui donna immédiatement le surnom de « Ben-Matou » (le fils du chat). Mesmer, en 1840, était sergent-major à Saint-Cyr, et l'école était commandée par le général Baraguey-d'Hilliers, qui avait le droit d'être représenté comme à cheval sur la discipline. Il y eut à l'école une petite rébellion dont on rendit les gradés responsables ; Mesmer et une vingtaine de ses camarades furent expulsés. Or, à ce moment, le shah de Perse, pris d'une de ses manies périodiques d'imitation européenne, avait envoyé en France un agent chargé de lui recruter des officiers. Cet agent offrit à Mesmer le grade de chef d'escadron dans l'artillerie du Shah, aux appointements de cinq cents francs par mois. Mesmer, séduit par l'attrait des aventures et du mystère qui enveloppait encore la Perse, accepta, et pendant deux

ans resta là-bas comme instructeur de l'artillerie, sans avoir vu un canon ni assisté à un exercice. Quant à ses appointements, il racontait lui-même de quelle façon originale il les touchait. Le premier de chaque mois, il se rendait chez le khasnadar, ministre des finances, qui le recevait avec affabilité. Une longue pipe bourrée de tabac parfumé, des confitures de roses et une tasse de café microscopique étaient apportées.

— Nous sommes aujourd'hui le premier du mois, disait Mesmer.

— C'est parfaitement exact, répondait le khasnadar.

— Je viens pour toucher les appointements que Sa Majesté m'octroie comme instructeur de son artillerie.

— Les appointements ? Je n'y songeais pas. Repassez dans quelques jours ; les fonds seront prêts.

Au bout de quelques jours, Mesmer retournait voir le khasnadar, qui le recevait avec le même cérémonial.

— Les fonds ne sont pas rentrés, disait-il, mais voici un firman pour le gouverneur de telle province qui n'a pas encore versé d'impôts au Trésor et qui vous remettra la somme due.

Mesmer montait à cheval et, suivi de quelques zapitiés, employait plusieurs jours à joindre le gouverneur récalcitrant qui baisait avec respect la lettre du khasnadar, faisait apporter la pipe, la confiture de roses et la tasse de café et renvoyait l'instructeur de l'artillerie persane à un chef de district en retard pour ses contributions. Le chef du district le priait de s'adresser au contribuable, et finalement Mesmer, à coups de bâton, faisait rentrer, lentement et par fractions imperceptibles, la somme qui lui était due. Quand il revenait, le mois était fini, et il ne lui restait plus qu'à recommencer. Au bout de deux ans, il se lassa de commander l'artillerie de cette façon, et demanda un congé qui lui fut accordé avec empressement, car la question

d'Orient étant apaisée, le Shah n'avait plus besoin d'instructeurs.

Les princes d'Orient n'en font jamais d'autres. Toutes les fois qu'ils ont besoin de caresser une nation européenne, ils ont l'air de vouloir se mettre sous sa tutelle et à son école, et la comédie cesse dès qu'ils n'ont plus de raison pour la prolonger. Dans son voyage à Paris, en 1868, le Sultan demanda un colonel pour en faire le précepteur du prince héritier. Le colonel fut nommé et n'apprit que sur le bateau, à Marseille, qu'on n'avait plus besoin de lui. Le shah de Perse, venu en France en 1873, demanda au maréchal de Mac Mahon de lui donner un général comme ministre de la guerre. Le général Cholleton fut désigné, et il allait partir, quand l'idée fut abandonnée.

Mesmer voulait rattraper ses camarades de promotion et s'engagea comme simple soldat. Tout le monde s'intéressa à lui. Cinq ans après, il était capitaine. En 1849, chef de bureau arabe à Bône, allant réprimer l'insurrection d'une de ses tribus, il fut tué d'une balle dans la tête, au passage du pont de la Seybouse.

Les gendarmes maures constituèrent donc les deux premiers escadrons des spahis d'Alger. Ils furent placés en garnison à Blidah. Les autres escadrons devaient être successivement formés à Médéah, à Milianah et à Orléansville. Le troisième, celui de Médéah, fut organisé le premier. Il eut pour capitaine un excellent officier nommé Piat qui, le 19 juin 1841, avait reçu une blessure d'aspect terrible. Une balle l'avait frappé en pleine poitrine et était sortie derrière le dos. On le croyait mort, lorsqu'on s'aperçut que le projectile avait contourné les côtes, en cheminant sous la peau. Quatre ans après, jour pour jour, le 19 juin 1845, Piat, dont j'étais devenu le lieutenant, tombait mort, la tête fracassée par une balle, dans un combat à pied, en pleine Kabylie.

Les opérations, poursuivies avec tant d'énergie depuis l'arrivée en Algérie du nouveau gouverneur général, donnaient maintenant tous leurs fruits. Les tribus se soumettaient les unes après les autres, et le redoutable Abd-el-Kader gardait une inaction au moins apparente, se contentant d'étendre sur tout le pays le filet à mailles serrées des confréries religieuses, dont le général de Neveu, longtemps chargé de l'administration des affaires algériennes, a si bien décrit le rôle insurrectionnel, dans le livre qui porte leur nom : *Les Khouans*. Les occupations fécondes de la paix avaient succédé aux rudes travaux de la guerre, et partout on commençait, à l'instar des Romains, à ouvrir de bonnes routes donnant un accès facile dans l'intérieur du pays. Le génie militaire venait d'en livrer une qui est encore aujourd'hui une des curiosités de l'Algérie : c'est celle qui relie Blidah à Médéah, par les gorges étroites et profondes de la Chiffa. Elle descend rapidement le long du flanc des rochers jusqu'au lit du ruisseau, dont elle suit alternativement les deux bords, en le franchissant à l'aide de ponts nombreux. Il a fallu beaucoup de temps et beaucoup de peines avant qu'on fût définitivement maître de ce ruisseau, mince filet d'eau en été, torrent impétueux en hiver, qui détruisait plus d'une fois les travaux d'art. C'était un progrès très considérable que d'avoir, en dehors de la route militaire stratégique passant toujours par le col de Mouzaïa, ouvert entre Médéah et Blidah un passage qui mettait ces deux villes à quelques heures l'une de l'autre. Tout l'honneur de ce tour de force revenait au commandant Bouteilhoux, chef du service du génie à Blidah, qui avait fait le tracé et dirigé les travaux de la route. Le général Bugeaud résolut de la visiter. Il emmena avec lui le colonel Yusuf, et je fis partie de sa très nombreuse escorte. Aujourd'hui, on va visiter les gorges de la Chiffa en se promenant, et le ruisseau des Singes, au pied du

*Concisos*

Nador, est un but classique d'excursion pour les touristes. Mais alors presque personne n'avait encore fait ce voyage. Il me rappelle une particularité assez extraordinaire et sur laquelle le général Bugeaud s'appesantit, un soir, devant nous tous.

« En 1808, nous dit-il, je commandais une compagnie d'infanterie en Espagne. Mon lieutenant s'appelait de Bar, mon sous-lieutenant s'appelait Coman. Or aujourd'hui, en 1842, voilà que nous nous trouvons tous les trois encore ensemble, séparés par la même distance hiérarchique. Le capitaine Bugeaud est gouverneur général de l'Algérie. Le lieutenant de Bar commande comme général le territoire d'Alger. Et le sous-lieutenant Coman est colonel du 33<sup>e</sup> de ligne, à Médéah. »

J'épargnerai au lecteur la description d'Alger et je me contenterai de lui dire que cette ville, à ce moment de son existence ou plutôt de la mienne, était tout simplement un adorable lieu de garnison, où les plaisirs paraissaient d'autant plus savoureux qu'ils étaient plus courts, puisqu'à chaque instant il fallait monter à cheval et partir en guerre, où les douceurs de l'existence empruntaient au voisinage des dangers un caractère en quelque sorte capiteux. La belle humeur, la gaieté, l'entrain, la jeunesse avec son grain de folie circulaient dans les rues sur les pas des troupiers, ou chevauchaient dans les environs de la ville, dans nos cavalcades de jeunes officiers, heureux de vivre et de sentir que ce qu'ils faisaient vaudrait un jour la peine d'être raconté.

La garnison était nombreuse et souvent déplacée; mais il y avait toujours au moins un régiment d'infanterie en permanence, venant de France. A ce moment, c'était le 48<sup>e</sup>, commandé par le colonel Leblond, un des héros de la Macta, qui allait bientôt trouver la mort dans un des premiers combats livrés en Kabylie.

Il y avait encore deux régiments de chasseurs d'Afrique : le 1<sup>er</sup>, colonel Korte; le 4<sup>e</sup>, colonel de Tartas. Le colonel Korte était brigadier de hussards à Austerlitz. C'était un spécimen superbe de la cavalerie de la Grande Armée. Il adorait le cheval et le règlement de 1829, dont nous sommes si loin aujourd'hui, avec nos manœuvres de cavalerie simplifiées. L'ex-brigadier d'Austerlitz devint, sous le second Empire, général de division, sénateur, grand-croix de la Légion d'honneur. Quant au colonel de Tartas, nous l'avons déjà vu à la guerre. Les loisirs de la garnison développaient encore son caractère gascon et bon enfant. C'est lui qui disait que « le soleil n'avait jamais vu tomber Tartas ». Et quand on lui rappelait, pour le taquiner, une de ses chutes, il répondait imperturbablement : « Eh! mon cher, ce jour-là il y avait des nuages. » Il avait, d'ailleurs, toute la présence d'esprit des gens du Midi, qui pensent plus vite, mais peut-être moins longtemps que les autres.

Sous la présidence du prince Louis-Napoléon, devenu général de division, il fut nommé député, et il vota pour la fameuse proposition des questeurs, dont le Président ne voulait pas, et pour cause. Le soir, il vint à la réception de l'Élysée.

— Comment! général, vous avez voté contre moi! lui dit le Prince.

— Ah! monseigneur, répondit Tartas avec effusion, la main peut se tromper quelquefois, mais le cœur jamais!

Il y avait en lui, on le voit, l'étoffe d'un sénateur.

Alger avait encore l'état-major et le 1<sup>er</sup> bataillon des zouaves, commandés par le colonel Cavaignac. Joignez à cela l'état-major général du gouverneur, celui de la division, ceux de l'artillerie et du génie, le personnel de l'amirauté, un contre-amiral et de brillants officiers de vaisseau, et vous comprendrez l'animation des fêtes